

atteint Isabey ; on n'a le temps de rien. Tu ne me dis pas quel genre de dessin, ni la grandeur. Je ne vois guère Koreff. Il faut être ici pour comprendre cela. Mais nous nous aimons beaucoup et nous nous promettons de nous voir. Mille choses au bon et cher ami.

(A suivre.)

A. DE CUSTINE.

DE TRISTAN A DON JUAN COMME PHILOSOPHIE

L'art tient pour la passion; la morale pour le mariage, et la théologie pour une certaine vertu.

Il n'est pas douteux que la passion aveugle contredit à l'harmonie, fin nécessaire de toute chose : que le moraliste s'occupe du bonheur individuel comme le fisc de la fortune, pour l'amoindrir; et enfin que la théologie enseigne la vanité des affections humaines.

A qui entendre? Quel est l'imposteur, du poète, du moraliste et du prêtre? Ils mentent tous les trois par paresse et esprit de spécialisation.

On trouve le bonheur dans l'amour : mensonge poétique.

On trouve le bonheur dans le devoir : mensonge moral.

On trouve le bonheur dans le seul amour de Dieu : mensonge théologique.

Avec de pareilles formules, l'antinomie foisonne.

En s'appliquant plus fortement et sans aucun esprit de caste, on résoudrait peut-être cette effarante question.

Le bonheur n'est pas dans l'amour, mais on ne peut le chercher que là; et cette recherche surpasser en grandeur et en fécondité toute autre activité.

Quant à la morale, elle résulte de l'amour même, elle en forme la conduite.

Certes, la transformation de la passionnalité en charité représente le grand œuvre de l'alchimie animique, la plus divine opération qui se puisse tenter sur terre. Mais, monsieur le curé, primaire du mystère, plaisante, quand il propose la sainteté à ses ouailles; il ressemble à l'instituteur qui parlerait de Platon aux gamins de l'abécédaire.

L'imitation des saints n'est pas plus aisée que celle des génies.

Le devoir et l'amour divin sont des thèmes pour l'exception : l'amour est vraiment la lumière pour tous les hommes, l'amour simple du couple mythique, l'amour des poésies et des romans.

Coppée, qui avait l'expression médiocre, a senti cependant sous l'aspect caricatural du tourlourou

et de la payse, l'étonnante dignité de la concupiscence.

Je cherche à caractériser le bien et le mal en amour et je ne vois que deux types qui me satisfassent. Tristan de Léonois représente le saint et Don Juan de Marana le mécréant.

« Si quelqu'un pour s'enrichir ou se pousser dans le monde se comportait comme on le fait pour l'amour, quel avilissement » c'est l'avis de Pausanias dans le *Banquet*, c'est l'avis de notre littérature, de notre théâtre. Que répondra la morale à ce fait permanent? Elle ne peut pas y répondre : il faudrait avouer que l'amour a le droit de préséance même sur la vertu; car s'il est absolu, il devient lui-même la vertu.

Ici une multitude de protestations s'élève. Quoi! un fils de famille se prend aux vices mêmes d'une gourmandine, une femme née sur les marches d'un trône tombe aux bras d'un laquais! Ce seraient là des vertus? J'accorde que les risques sont extrêmes, nulle part l'erreur ne surabonde pareillement; mais d'où vient que Des Grieux reste sympathique? Parce que Manon devient malheureuse, le chevalier suit la déportée. A ce moment, ce garçon sans honneur nous conquiert : car à ce moment, il aime.

On ne sait pas vraiment de quel cerveau Don Juan est sorti. Le type que chacun a dans la cervelle ne ressemble ni au personnage de Tirso, ni à celui de Molière, ni à l'autre de Mozart; mais l'expression de Don Juanisme, on l'entend bien, c'est la conception de l'homme fatal, du séducteur sans défaite.

Oui, Don Juan. Le voilà, ce nom que tout répète,
Si vaste et si puissant, qu'il n'est pas de poète
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

Musset dans *Namouna* a donné corps à ce mythe détestable et nulle part, si ce n'est peut-être dans les pièces condamnées de Baudelaire, on ne mesure la puissance déraisonnable du lyrisme et les dangers de sa contagion.

Tout est faux dans cet *Alexandre de la sexualité*.

Tu parcourrais Madrid, Naples et Florence.

L'homme irrésistible ne saurait se déplacer, sans perdre la plus grande partie de son rayonnement. On ne plaît pas, pour les mêmes raisons, aux Madrilènes et aux Parisiennes et le duc de Richelieu, qui, le matin de sa mort, avait huit billets de femme sur sa table de nuit, à Florence n'eût pas recueilli tant de suffrages.

Un roi est irrésistible pour les dames de sa Cour; un héros dans son pays. Mais s'il est vrai que le troupeau féminin soit moutonnier et se précipite confusément, en masse, vers le même individu, encore faut-il qu'il soit extrêmement brillant. Il n'y a jamais

eu de Napoléon sexuel, ce domaine ne comporte pas les trompettes triomphales de la victoire.

Trois mille noms charmants, trois mille noms de femmes.
Pas un qu'avec des pleurs tu n'aies balbutié !

Voilà de quoi fausser la sensibilité des jeunes générations. Le même phénomène qu'on observe chez la courtisane et chez l'alcoolique, se produit chez l'homme à femmes : une espèce d'anesthésie morne, hébétée. Le pauvre grand Verlaine disait : « Je ne bois pas pour boir, je bois pour me souler. » Don Juan n'aime pas pour aimer, il aime pour dénombrer. À travers les femmes, il fait une liste, comme l'alpiniste additionne les mètres de ses ascensions.

Appeler ce maniaque « prêtre désespéré », c'est au moins étrange. Lorsque les Grecs ont raconté les amours de Zeus, ils n'ont pas manqué, en psychologues expérimentés, de le métamorphoser, selon le tempérament de la belle. On ne séduit pas de même façon Léda, Danaë, Antiope, et pour posséder la vertueuse Alcmène, il faut prendre les traits de son époux Amphytryon. Ces bonnes fortunes du roi des dieux paraissent fort laborieuses : elles expriment la diversité des tempéraments. Selon Musset, Don Juan soumet les quatre tempéraments, et sans changer même de costume : ce n'est point idéal, mais absurde. Sans doute, un homme qui passe pour avoir eu beaucoup de femmes parlera à la curiosité de plusieurs. Mais ces curieuses n'apportent guère à Don Juan que du dévergondage, elles s'offrent le personnage plutôt qu'elles ne s'offrent à lui. Pour une Dona Elvire, qui est une noble conquête, que de Catherine. D'où vient que personne n'a écrit les *Mémoires de Don Juan*? C'était cependant un bon prétexte aux diverses aventures. Pourquoi Molière et Mozart ont-ils gardé ce dénouement fantastique de la statue du Commandeur? Par embarras d'un personnage faux et antipathique. Don Juan n'aime pas. Il paillarde. Desbareaux, l'ami de Marie de l'Orme, imagina avec quelques beaux esprits aimant la chère lie et le Boire frais, de parcourir la France pour manger et boire ce que chaque province produit de meilleur. Le vœu donjuanesque ressemble à cela, et je me bats les flancs pour le trouver :

Plus vaste que le ciel et plus grand que la vie.

Don Juan, ce n'est que Chérubin grandi et devenu maniaque. Le petit page aime sa belle marraine, la petite Fanchette, Suzanne, et même il embrasse Marceline. « Une femme, une fille, que ces noms-là sont doux. » Il aime le sexe, et nous sourions à cette puberté. Chérubin avec de la moustache ne serait pas supportable en cette fringale sexuelle. Essayez, dans une pièce moderne, d'intéresser à un amant qui lutine la femme de chambre, en attendant

la maîtresse! Le public n'entend pas grand'chose à la métaphysique; il juge d'instinct et il ne reconnaît l'amour que dans son unité. Aimer, c'est ne désirer qu'un seul être. Là est la poésie, là est la morale : tout le reste appartient à la galanterie ou à la débauche.

La théologie a tenté de dissocier le dogme individualiste de l'amour, du dogme social du mariage : elle a eu peur de la passion et elle a versé ses dédains sur l'amour des créatures, elle a enseigné que Dieu était jaloux et voulait tout notre cœur. Ainsi, elle a opposé une conception gratuite et fantaisiste à la volonté du Créateur. On la découvre aisément dans la réalité même, dans les manifestations générales de la conscience.

Le héros conçu par Musset n'est qu'un débauché vulgaire :

Portant sa lèvre ardente à la prostituée
Avant qu'à son balcon Dona Elvire éplorée...

Imagination malsaine de collégien, inexcusable chez le poète de 1832, connaissant la vie et surtout la vie amoureuse. Celui qui peut passer de Dona Elvire à la première venue me paraît singulièrement grossier et surtout malade. Ici on découvre le tort grave de la casuistique qui n'a pas séparé, dans ses exorcismes, le vice, de l'amour.

Le Don Juan de Musset incarne le vice et aussi le ridicule.

Trois mille noms charmants, trois mille noms de femme.

Rabelais a décrit le repas de Gargantua, mais son dessein était comique: celui de l'auteur des *Nuits* est lyrique et dès lors l'effet devient dérisoire.

Cette vision d'halluciné nous fait voir le héros :

Pousser dans les ruisseaux le cadavre d'un père
Et laisser le vieillard trainer ses mains de sang
Sur des murs chauds encor du viol de son enfant.

Cela écoûre: une telle poésie est une mauvaise action, et malheur à qui aime un pareil scélérat,

Comme le vieux Blondel aimait son pauvre roi.

L'homme aux trois mille amours est une conception grotesque et coupable; car ceux qui ne connaissent pas la vie peuvent croire à cette stupidité.

S'il existe un domaine où la qualité prime la quantité, c'est assurément celui de la passion. Elle est impossible, sans une extrême concentration; ou bien, on appelle passion une chose qui ne mérite pas ce nom. Même en laissant de côté le nombre, le principe de la dispersion sentimentale contredit à la profondeur des impressions. L'homme galant comme la femme galante arrivent vite à un blasémen des sens: et nous savons tous que la fréquence d'une sensation la restreint et l'annule.

Don Juan peut intéresser comme bizarrerie de la

sexualité, ce n'est pas un amant. On pourrait demander s'il est tant aimé ? Séduire, c'est-à-dire surprendre une imagination ou une sensualité, les femmes le peuvent à chaque instant : l'homme ne résiste pas à son désir ; pour le fixer, c'est une plus grande affaire, et le drame juanesque ne nous montre pas un suicide. On souffre de l'infidélité de Don Juan, on n'en meurt pas. Cet homme de désir n'inspire guère plus que le désir. Son prestige est fait de sa fugacité. Il passe, charme et disparaît. On se figure aisément des femmes plus réfléchies que Dona Elvire qui le regarderaient passer, avec le dédain qu'inspire un être superficiel et banal, comme on conçoit des hommes frigides devant une belle courtisane, parce que sa banalité abolit l'action de sa beauté. A qui n'est-il pas arrivé de vérifier le mot de Chamfort : « On se dégoûte des femmes par ceux qu'elles écoutent. » Or, Don Juan dégoûte par son caractère professionnel. Son cœur ressemble à la hotte de Croquemitaine débordante de petits enfants. Il fait penser à ces images ridicules, où un emmêlement de corps de femmes donne une physionomie déterminée.

Voyons maintenant la notion amoureuse que connaît le moyen âge.

Tristan va mourir, il a fait apporter son épée, il en baise la lame et la poignée et la donne à Sagremar (*Kurvenal*), puis il se tourne vers la reine : « Tant, je me suis combattu contre la mort que j'ai pu, ma chère Dame. Comment durerez-vous après moi ? Comment pourra-ce être que Yseult vive sans Tristan ? Ce sera aussi grande merveille que du poisson qui vit sans eau ou que d'un corps qui vit sans âme. Chère Dame, que ferez-vous, quand je meurs ? Ne mourrez-vous avec moi, ma belle douce amie, que j'ai plus aimée que moi, faites ce que je vous requiers, que nous mourrions ensemble. »

« La reine qui tant avait deuil que le cœur lui crevait : « Ami, il n'est nulle chose en ce monde que je n'aimasse faire tant comme vous faire compagnie à cette mort, mais je ne sais comment ce peut être : si vous le savez, dites-le, je le ferai tout de suite. Pour douleur et angoisse si une femme peut mourir, je fusse morte plusieurs fois depuis que vins céant. »

— Hé donc, amie, voudriez-vous oncques mourir avec moi ?

— Ami, je n'ai jamais rien tant désiré !

— Ce serait honte, si Tristan mourrait sans Yseult ! Amie, approchez-vous de moi.

« Dinas qui est près de Tristan et Sagremar et tous pleurent. Tristan regarde les assistants et leur dit :

« A Dieu soyez tous recommandés ! » et Yseult : « approchez ».

Yseult s'abaisse sur sa poitrine : Tristan la prend

entre ses bras et l'étreint de tant de force qu'il lui fait le cœur partir.

Voilà le plus ancien texte du poème. Il convient de remarquer que Tristan agit d'abord en chevalier, ensuite en chrétien, enfin en amant. Il fait partir le cœur d'Yseult devant tous, en l'étreignant. Personne ne s'étonne, personne ne proteste : et un tel acte ne contredit ni à la chevalerie, ni à la religion, quoique Yseult soit la femme du roi Marke. Pas plus l'inventeur breton que le du Gast du XII^e siècle, n'a pensé que ces amants mourraient en état de péché mortel. Malgré l'enseignement religieux, ces pécheurs ne sont pas damnés, leur mémoire grandira plus qu'aucune autre. Oncques ne furent plus parfaits amants : cela suffit à l'opinion qui absout, avec une unanimous attendrie et admirative.

Wagner en ressuscitant ce couple incomparable lui a gardé sa physionomie primitive. Toutefois il a donné le rôle actif à Yseult et le passif à Tristan : ce parti incompréhensible ne modifie pas la fable ; il importe peu que Tristan soit passif, puisqu'il ne prend son sens que par identification avec Yseult.

Tannhauser est un autre Tristan d'un plus grand prestige : au lieu de l'épée il tient la lyre : c'est plus qu'un chevalier, c'est un poète, et finalement c'est un saint. Elisabeth, ce miracle de pudique passion, s'élève également au-dessus de la blonde Yseult.

Le premier couple mène l'amour jusqu'à la mort, le second le conduit jusqu'en éternité.

Elisabeth rachète l'amant pécheur, elle se donne pour son salut, et lui, par la pénitence, va au-devant de la bien-aimée. L'instant où le minnesinger rencontre le corps de son amante est un des sommets de l'art et de la passion. Il n'y a plus de chair et on est plus sur terre. Cette fois l'amour s'élève à un vœu immortel ; l'Alceste chrétienne, la fiancée surpassé l'épouse d'Admetos. Le dévouement et le repentir se dédient à la vie future : quel couple, quelle rencontre au siècle éternel, quel applaudissement roulant comme une progression d'orchestre, à travers les neuf chœurs des anges. Il n'y a pas dans la Thorah autant de sublimité que dans le poème de Tannhauser et d'Elisabeth. Ce drame surpassé certes *Polyeucte* et *Athalie* où la splendeur de la forme s'épuise sur un fond sacerdotal et partant ingrat.

Quelle sinistre et grandiose figure que celle du pape anathématisant le minnesinger : le prince des prêtres a parlé, selon les canons. Le cœur d'Elisabeth d'un seul battement a rétabli l'harmonie troublée : l'amour a sauvé ce qui était perdu pour le vicaire de Jésus. Quelle force que l'amour et quelle beauté ! S'il manque dans une vie, il n'y a rien que de la vanité ; là où il paraît, il illumine, il échauffe, il purifie et suivant la finale du second Faust : « l'éternel féminin nous ravit aux cieux ! »

Une femme dirait « l'éternel masculin ». Le couple est la forme du bonheur et de l'ascension.

Maintenant, ramenons le discours jusqu'à Don Juan. Qu'est-ce que ce ruffian peut prétendre ou plutôt que prétend-on pour lui ? Il est l'homme qui n'a pas aimé. Musset nous dira qu'il n'a pas trouvé la femme qu'il cherchait ! Propos stupide ; il n'est pas un visage, même de bourgeois, qui, à la longue, ne finisse par intéresser : nous regardons parfois les Holbein, sans ennui ; dès qu'on se penche attentivement sur une âme, on admire l'âme en soi, même si la personne ne vaut pas.

Selon la formule liminaire, l'art a raison de tenir pour la passion, puisqu'elle féconde l'homme et le surélève : la morale ne propose rien qui ne soit la volonté du véritable amour : Tristan et Yseult, Tannhauser et Elisabeth se marieraient, certes, s'ils pouvaient. Quant à la théologie elle perd la partie : la vertu qu'elle préconise reste bien au-dessous des vertus de l'amour.

Eh ! oui, le mot est lâché. Il y a des vertus que l'amour seul fomente, qui lui sont propres et que l'esprit sacerdotal méconnait. Autant la damnation de Don Juan paraît méritée, car il blasphème et profane sans cesse l'amour, autant le péché de Tristan nous trouve non pas indulgent, mais admiratif et presque envieux. Les lois morales doivent être suivies, cela ne fait point de doute, comme les lois esthétiques ; mais l'amour a le privilège du génie et sa norme, plus haute que l'ordinaire, l'emporte en droit comme en fait.

Quelques-uns se récrieront qu'on abaisse les barrières dans un domaine où elles sont plus nécessaires qu'ailleurs ! L'Amour porte avec lui mille maux.

Quel corps ne projette une ombre proportionnelle à ses dimensions ? La foi n'engendre-t-elle pas le fanatisme ; et personne de sage ne songe pourtant à l'éteindre.

Le même discours établi sur les types littéraires, les plus près de la réalité, serait susceptible d'une formule plus abstraite.

L'unité représente toute l'idéalité de l'amour, et aussi sa morale. Des contradictions de fait peuvent surgir : Yseult est l'épouse du roi Marke. Il y a donc adultère et casuistiquement, la très noble amoureuse meurt en état de péché mortel. Mais elle meurt de son péché ; la mort absout.

Ceux qui ont lu la vie de Sainte Elisabeth de Hongrie n'ont pu refuser leur admiration à l'épouse de Louis IV de Thuringe dit le Saint. Une régente qu'on dépose sur l'accusation justifiée qu'elle dissipe en aumônes le revenu de l'État, cela n'est point commun. Elisabeth l'amoureuse nous touche davantage ; pure comme la Sainte, elle porte un autre nimbe

qui brille d'un éclat plus chaud. La réunion de l'amour et de la vertu, dans un être, en fait le chef-d'œuvre de l'espèce.

Il y a un parti intellectuel qui vante la seule vertu : Que ceux qui peuvent l'embrasser soient honorés. Les autres ne doivent pas donner dans l'hypocrisie et parler contre leur cœur, et les autres c'est à peu près tout le monde.

Mais sur un autre point une importante satisfaction se trouve accordée à la théologie et à la morale.

L'exaltation de l'amour ne va pas sans l'exécration de la débauche, et la gloire de Tristan et de Tannhauser rejette le héros cher à Musset parmi les ruffians, entre les Claveroche, les Casanova et les duc de Richelieu.

C'est une grande chose que la police, et nécessaire, dit Bossuet ; mais la meilleure, nous l'apprenons de notre sensibilité. Elle s'est reverbérée dans les chefs-d'œuvre, ces miroirs enchantés où nous pouvons apercevoir notre conscience, plus claire et colorée que dans la méditation.

Chacun de ceux qui arrivent à un commandement spirituel promulgue sa vision, comme le dogme de l'humanité : la vérité ne s'incarne pas dans une étroitesse de personne ; elle vit, et il faut la chercher dans ce monde esthétique où l'invention n'est que la forme resplendissante qui enveloppe le mystère, pour le rendre humain et accessible.

PÉLADAN.

JACQUES TISSIER, MARSOUIN⁽¹⁾

Cette fois, le capitaine prit sur lui d'arrêter les fahavalos. Il désigna le caporal Tissier avec douze hommes, douze volontaires, pour aller au secours du village. Du campement pour gagner Maroary — c'était le nom du hameau où l'on avait entendu des coups de fusil — il pouvait y avoir deux kilomètres ; mais un mamelon barrait la vue, d'un endroit à l'autre. Un sentier tout droit partait du camp, et, dans l'herbe haute, gravissait une pente douce, pendant cinq cents mètres, redescendait de même, remontait de nouveau pour atteindre les fossés de Maroary. Tous ces villages malgaches sont entourés du même canal profond de cinq ou six mètres, large d'autant, planté de cactus épais, avec un seul pont étroit, et une porte barricadée, qui en font de petites citadelles difficiles à prendre.

Les hommes avaient attaché soigneusement leurs baïonnettes, pour éviter des chocs contre les bidons. Fusils chargés, prêts à toute surprise, ils suivaient en

(1) Voir la *Revue Bleue* des 13 et 20 août 1910.